



# Lire et relire, vice impuni ?

COMMUNICATION D'ALAIN BOSQUET DE THORAN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 OCTOBRE 2006

Qu'est-ce qui précède tout texte, prose ou poésie? Le silence. Le même silence qui fait exister la musique, le même encore qui hante la peinture de son invisible troisième dimension.

Et le texte naît par son écriture, prend chair et existence par sa lecture, qu'elle soit dite ou tue. Et tous ces livres qui chez nous nous entourent, tapissant notre cabinet de travail, débordant dans la salle de séjour, poussant des pseudopodes dans les couloirs, hésitant entre la rigueur de l'ordre alphabétique et l'incertain classement par genre, ils forment notre trésor inestimable, notre silencieux jardin, plus ou moins secret.

Certains sont assoupis, d'autres dorment sous une légère couche de poussière sur la tranche. Il suffit qu'on les ouvre pour qu'ils se remettent à vivre sous nos yeux. Ce simple geste est un geste magique : il dévoile tout un univers, chaque page est une porte qui s'ouvre sur lui.

Voici ce qu'en dit Marcel Proust, dans un court volume intitulé *Pour la lecture*, publié en 1985 par Jacques Antoine dans sa collection «Ce vice impuni», dès que Proust tomba dans le domaine public. Je cite :

«Ce livre, que vous m'avez vu tout à l'heure lire au coin du feu dans la salle à manger, dans ma chambre, au fond d'un fauteuil revêtu d'un appuie-tête au crochet, et pendant les belles heures de l'après-midi, sous les noisetiers et les aubépines du parc, où tous les souffles des champs infinis venaient de si loin jouer silencieusement auprès de moi, tendant sans mot dire à mes narines distraites l'odeur des trèfles et du sainfoin sur lesquels mes yeux fatigués se levaient parfois, ce livre, comme vos yeux en se penchant sur lui ne pourraient déchiffrer son titre à vingt ans de distance, ma mémoire, dont la vue est plus appropriée à ce genre de

perceptions, va vous dire quel il était : *Le Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier. J'en aimais par-dessus tout deux ou trois phrases qui m'apparaissaient comme les plus originales et les plus belles de l'ouvrage. Je n'imaginai pas qu'un autre auteur en eût jamais écrit de comparables.»

Qui d'entre nous ne se souvient-il pas d'être ainsi entré en littérature par «la porte de la cuisine»? Celle-ci contient un rayon où, parmi les cruchons et les pots de confitures, se pressent des chefs d'œuvre comme *Le Capitaine Fracasse*, mais aussi ceux de Stevenson comme *Croc blanc*, de Gustave Aymard comme *Le Dernier des Mohicans*, de Jules Verne, de la comtesse de Ségur née Rostopchine, et surtout d'Alexandre Dumas, en particulier *Les Trois Mousquetaires*, que je lisais en cachette tard le soir, comme bien d'autres, à la lumière d'une lampe de poche, dans le chaud cocon de mes draps, caverne d'Ali Baba au trésor unique mais combien précieux.. Et qui n'est pas tombé amoureux de madame Bonacieux, entre treize et quinze ans?

Il arrive aussi que l'on rencontre un livre imprévu, et d'autant plus fascinant qu'il ne nous est pas destiné. Ainsi pour moi la «Vie de Bernard Palissy» brille comme un diamant noir dans ma mémoire, surtout l'épisode tragique où il est contraint de brûler ses meubles pour alimenter son four dont il retirera ses précieuses céramiques. Et quelle ne fut pas mon émotion, quelques années plus tard, de les découvrir au Louvre, intactes, brillantes et moirées, comme si elles sortaient du four.

Ces livres-là, sans compter les bandes dessinées, ont leur place indéracinable dans le no man's land de la sensibilité à largeur variable qui sépare notre enfance de l'âge adulte, et que l'on nomme communément adolescence.

C'est pendant cette période de notre vie que quelques livres ont ainsi planté le décor virtuel où nous avons sans doute connu les plus vifs emballements du cœur, l'impatience haletante de la page suivante, la triste et rêveuse délivrance de la dernière phrase. Jamais plus nous ne connaissons pareils émois, de telles gloutonneries, leur souvenir se confondant peu à peu avec ceux de nos jeux d'enfants qui s'en inspiraient.

Mais, d'année en année, nous apprendrons l'incomparable émotion qu'instille de son côté la poésie, toute la gamme des saveurs que prodigue la prose de nos grands

et moins grands auteurs, et tous ces livres dont on connaît le récit mais que nous relisons pour la plupart avec un nouveau plaisir, plus pur, plus aigu, et comme le dit Proust : «dans ce miracle profond d'une communication au sein de la solitude». Cette solitude semble inhérente à la lecture, où qu'on lise. Même dans le métro, cette dactylo s'est isolée dans l'atmosphère de son Amélie Nothomb, cet employé provincial dans la page des sports de sa gazette locale. À moins de lui proposer un plaisir plus grand et immédiat, il est quasi impossible d'arracher un enfant à sa lecture. André Gide raconte, dans son Journal, avoir vu un couple assis en face de lui dans un train, dont le mari était plongé dans la lecture des *Caves du Vatican*. Tout d'un coup il déchira le livre en deux, et en passa la première moitié à sa femme, continuant sa lecture de la seconde sans la quitter des yeux.

Et pourtant Paul Valéry remarque, dans ses Carnets : «Il y a deux sortes de lecture. Celles qui distraient, éloignent de nous. Et celles qui augmentent notre puissance.» Parmi ces dernières, on compte celles que l'on découvre, après la cuisine, dans le salon des parents, et qui nous font accéder à un degré supérieur de la lecture. En ce qui me concerne, ce furent la plupart des grands noms de la littérature française du dix-neuvième et du vingtième siècles, mais surtout la poésie, de Paul Valéry à Apollinaire, en passant par Maurice Scève, Ronsard et Baudelaire. Et je sus que le frisson de la beauté, l'émotion qui vous conduit au bord des larmes, n'était pas l'apanage exclusif de la musique. J'appris aussi l'approfondissement de la lecture, par les relectures incessantes qui encore aujourd'hui me tiennent lieu de mémoire.

On arrive alors à cet événement capital : l'impérieux besoin de se constituer sa propre bibliothèque. D'abord par l'emprunt avoué ou non, dans la bibliothèque parentale : une sorte d'avance sur héritage. Ensuite, c'est la découverte progressive des trésors des librairies, particulièrement d'occasion, à une époque où le livre de poche n'existait pas. J'ai en particulier un vif souvenir de la galerie Bortier, quand s'y trouvait encore la librairie Moens. Et c'est par pans entiers que la littérature se révélait, comme le surréalisme.

Et puis ce furent les amitiés littéraires, où les découvertes se dédoublent et se croisent. Il est curieux de constater que les amitiés littéraires sont plus fréquentes que celles touchant aux autres arts. C'est sans doute que les livres offrent chaque

fois un plus vaste chantier à la discussion, aux échanges d'idées Je ne parle pas des amitiés entre écrivains, comme Montaigne et La Boétie, Goethe et Schiller, Gide et Valéry justement.

Et Proust ne dit-il pas : «La lecture est une amitié»? Je cite : «Dans la lecture l'amitié est soudain ramenée à sa pureté première. Avec les livres, pas d'amabilité. Ces amis-là, si nous passons la soirée avec eux, c'est vraiment que nous en avons envie. Eux, du moins, nous ne les quittons souvent qu'à regret...» Ajoutons-y une complicité, que nous réservons à nos auteurs préférés, ceux que nous ne nous lassons pas de relire.

Comme la lecture de Proust lui-même, heureusement lu dans la collection blanche que possédaient mes parents et relu cent fois, hélas dans La Pléiade. Il a bien fallu m'habituer au papier bible, trop fin et trop fragile, aux caractères trop petits, aux volumes trop épais et peu maniables. La plus noble destination de la Bibliothèque de la Pléiade semble être décorative, et de servir d'arrière-plan à une interview télévisée d'un homme politique français, de droite, de préférence. Mais j'exagère, bien sûr. La première qualité de la Pléiade est de nous fournir l'œuvre complète d'un auteur, dont nous ne possédons en général que les principaux titres, avec la découverte éventuelle d'un texte inconnu ou introuvable. La seconde est évidemment de nous offrir un appareil critique d'une qualité irréprochable. La réédition des œuvres romanesques complètes de Cocteau en est la plus récente illustration.

Il y a un plaisir préparatoire à la lecture qui a définitivement disparu, sauf pour quelques éditions de poésie : celui de couper les pages. On sait qu'il y a, ou qu'il y avait, deux méthodes, ou plutôt deux écoles. Celle que l'on pourrait qualifier d'impatient, qui consiste à couper les pages au fur et à mesure de la lecture. La seconde, la seule à garder à ce plaisir toute sa saveur et au geste tout son respect pour le livre, est de couper sans hâte, avec un bon coupe-papier non affûté comme un couteau de cuisine qui risque d'endommager le papier. Ensuite, on cassait légèrement le dos aux coutures.

Alors seulement la lecture peut commencer, après un soupir de bien-être, avec le confort qu'elle demande et la satisfaction qu'elle promet.

Venons-en à la lecture de la poésie. Doit-elle se lire ou s'écouter? Vieux débat, que je laisse prudemment en état, tout en prenant bonne note que sur les neuf muses trois sont dévolues à la poésie : Calliope à l'éloquence et la poésie Héroïque, Erato à la poésie lyrique, et Polymnie aux hymnes sacrés, tous genres qui se disent, se récitent et se déclament. Mais quand il écrit, à quoi songe le poète, au-delà de son écriture, qu'espère-t-il? D'abord à être lu, c'est l'évidence. Qu'il le soit à haute voix devant un public attentif, il ne peut que s'en réjouir ; c'est une seconde évidence.

Il y a une troisième évidence : ce n'est qu'à la lecture ou la relecture, par leurs possibilités de retour en arrière, d'échapper au temps de l'élocution, que le poème se livre entièrement.

Ce sont ces instants de réflexion, d'arrêt sur image, qui représentent les moments les plus précieux de la lecture poétique. Prendre un recueil dans sa bibliothèque, le feuilleter en recherchant tel poème dont on se souvient mal, en redécouvrir un autre presque oublié; oui, on touche là à l'essence même de la poésie.

Elle peut d'ailleurs avoir une puissance plus directe : en voici deux exemples.

Mon père me racontait que, pendant la guerre, des prisonniers d'un Oflag, sans doute se regroupant par affinités, avaient occupé leurs loisirs forcés à reconstituer le *Cimetière marin*, comme une sorte de puzzle. On imagine leur joie quand ils retrouvaient le mot juste, mettant à sa bonne place la pièce manquante.

Je connus pour ma part une expérience aussi émouvante. Je fis parvenir, par l'intermédiaire de son avocat, un recueil de poésie à un ami en détention préventive. J'appris que ce lui fut d'un secours plus grand que toutes les marques d'amitié qu'il avait reçues.

D'où vient ce pouvoir, sinon de la simple et mystérieuse magie des mots, cette alchimie qui tire son or de l'équilibre entre son et sens? Il semble que seule la musique puisse lui disputer cet espace d'émotion.

J'en reviens à la prose. Il me paraît évident que toutes les lectures d'un même livre sont différentes. L'auteur a beau multiplier les descriptions de lieux ou de personnages, l'imagination du lecteur est la plus forte, et ses propres visions finissent par l'emporter. Ainsi, pour ma part, je sais parfaitement que le baron de Charlus a pour modèle Robert de Montesquiou, grand, mince et élégant, comme

le montre son célèbre portrait par Boldoni : mais je ne le vois qu'adipeux, gros, petit et le teint cireux. Ainsi, il arrive à chacun de nous de pratiquer çà et là, comme des retouches, non écrites, qui sont autant d'instantanés de rêverie. Et c'est un autre pouvoir de la lecture, celui de nous faire rêver.

On peut d'ailleurs se demander si un livre n'est pas un objet unique, une sorte d'instantané : qu'il soit écrit à un autre moment, plus tôt ou plus tard, il eût été différent. J'en vois comme exemple et preuve le désespoir de François Nourissier, il y a quelques années, suite au vol de sa mallette qui contenait l'unique exemplaire de sa précieuse dernière œuvre.

Et Stendhal ne s'apprêtait-il pas à revoir *La Chartreuse de Parme* sur les conseils de Balzac? D'ailleurs, n'existe-t-il pas de réédition portant la mention : «édition revue et augmentée», comme si l'auteur avouait implicitement s'être trop vite contenté de son texte initial ?

Où qu'avec le recul, avec la distance du temps, l'auteur a une autre vision, même un infime décalage sur son livre, à quoi seul le «bon à tirer», tombant comme un couperet, mettra fin. Remarquons au passage qu'on ne lit jamais « édition revue et diminuée », ce qui parfois vaudrait mieux...

Et rappelons-nous que Proust mourut, son lit encombré d'épreuves, des «paperolles» de Céleste, et que s'il avait vécu encore quelques semaines, *Le Temps retrouvé* eut été différent. On peut sans nul doute dire que *La Recherche* est une œuvre inachevée.

D'autre part, on peut aimer un livre pour diverses raisons. Pour son sujet ou son récit, pour son style, ou plutôt ce que j'appellerais sa « manière », car comment définir le style d'un Queneau par exemple, ou d'un Céline ? Et en plus, d'aucuns diront et surtout, par le don d'évocation, je ne dis pas de description, qui est la marque inconfondable d'un auteur ? On reconnaît immédiatement un Simenon, un Michaux, un Breton, un Queneau, un Perec, pour ne pas parler de Proust, les «yeux fermés», dirais-je. Ce don, qui fait les grands écrivains, en font aussi des frères des poètes, et des cousins des peintres et des musiciens.

Il y a une catégorie de livres qui ont un pouvoir d'attraction tout particulier : ce sont les dictionnaires. Qu'on en consulte un pour vérifier l'orthographe d'un mot ou son sens exact, et si l'on n'est pas pressé, on est pris au piège.

Que ce soit le *Petit Robert*, le *Dictionnaire des difficultés du français moderne* de Hanse, la dernière édition du *Bon Usage*, un dictionnaire analogique, un autre des synonymes, tous ces outils de travail qui nous sont indispensables, sont toujours à portée de main sur notre bureau, comme des gardiens tutélaires de la littérature. J'ai quant à moi la chance de posséder le *Grand Larousse* du dix-neuvième siècle en huit volumes hérité d'un grand-père, dont les mystérieuses mentions sur le dos me fascinaient enfant, comme «mel-po», et étaient les mots de passe d'un véritable royaume, avec des pages entières de rois de France, et ses somptueuses planches en couleurs de papillons et de fleurs, ou encore l'admirable *Littré*. Oui, les dictionnaires comptent parmi nos amis à la conversation la plus enrichissante et proprement inépuisable. Car c'est aussi cela, un livre; une conversation muette avec son auteur. Descartes écrivait, cité par Proust dans *Sur la lecture* : «La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs.»

Mais ne quittons pas les dictionnaires sans consulter le *Littré* à l'article "lecture" : «Action de lire.» Allons donc à l'article "lire", et sa surprenante définition : «Connaître les lettres et savoir les assembler en mots.» Il est d'autres livres encore, sans auteurs connus comme tels.

Des livres qui transmettent une parole divine, qui veut passer pour une vérité incontestable. Vous avez reconnu les Livres Sacrés : La Bible, La Torah, le Coran; chaque religion a le sien, aux multiples éditions dont les premières se perdent dans la nuit des Temps, somptueusement enluminées, qui constituent les trésors des grandes bibliothèques. Ce sont des livres qui, pour les uns, asservissent les peuples; et pour les autres les libèrent du doute, face à la mort. Quels qu'ils soient, ils sont porteurs d'émotion, car ils transmettent une foi, une foi totale. Et surtout, ce sont souvent d'admirables textes.

Enfin, y a-t-il un «degré zéro» de la lecture comme, selon Roland Barthes, il y avait un degré zéro de l'écriture? Cela dépend de la conception que l'on se fait de la littérature. Il y a une échelle de valeurs, et chacun peut y fixer à sa guise et selon son humeur ses propres choix, à côté des incontournables, comme Paul Géraudy, Paul-Loup Sulitzer ou Michel Houellebecq... À l'inverse des livres sacrés, c'est souvent une question de mauvaise foi.

Il est temps de revenir à Valéry Larbaud et ce fameux «vice impuni», dont il n'est d'ailleurs pas l'auteur. Je vous rappelle les premières lignes de sa préface :

«Il y a l'expression d'un sentiment bien des fois éprouvé, et le résultat d'une expérience souvent faite, par beaucoup d'entre nous, dans le joli poème de Logal Pearsall Smith que voici, tel que l'a traduit Philippe Neel :

*L'autre jour, accablé dans le métro, je cherchais un réconfort  
dans la pensée des joies réservées à notre vie humaine...*

Je vous saute quelques lignes...

*Mais soudain, je pensai à la Lecture, au fin et subtil bonheur  
de la Lecture. C'était assez cette joie que les Ans ne peuvent  
émousser, ce vice raffiné et impuni, cette égoïste, sereine et durable ivresse.»*

Et Larbaud continue :

«Une espèce de vice, en effet, la lecture.

Comme toutes les habitudes auxquelles nous revenons avec un sentiment vif de plaisir, dans lesquelles nous nous réfugions et nous isolons, et qui nous consolent et nous tiennent de revanche dans nos petits déboires. Mais c'est, aussi, un vice qui nous donne l'illusion qu'il nous mène à la vertu, à une haute sagesse qu'il nous fait entrevoir...»

Et plus loin, il ajoute :

«...si nous surprenons entre vos mains des livres de ces prétendus écrivains, récents ou contemporains qui ne sont pas sur les programmes, nous vous les confisquerons, car la lecture est un vice et, comme les autres vices des enfants et des mineurs, punissable. Merveilleuse contradiction, inoubliable style de vie... Mais c'est aussi sa voie détournée, sa curieuse ruse : elle élève notre vice à la dignité d'une passion.»

Vice, vertu, passion, amitié, complicité, rêve, ivresse : parmi tous les dons de la lecture, il en est un ultime, qui, peut-être, les surpasse tous : celui de nous abstraire du temps en le suspendant, ce temps qui est un inestimable oubli de l'éternité.

**Référence bibliographique à indiquer :**

Alain Bosquet de Thoran, *Lire et relire, vice impuni ?* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/bosquetdethoran141006.pdf>>